Lawrence Wilkerson : le retrait américain d’ Europe et du Moyen-Orient

Le colonel Lawrence Wilkerson est un colonel à la retraite de l’armée de terre américaine et l’ancien chef de cabinet du secrétaire d’État américain. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : https://glenndiesen.substack.com/ X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : https://www.patreon.com/glenndiesen YouTube : https://www.youtube.com/@GDiesen1 Soutenez les recherches : PayPal : https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen Buy me a Coffee : buymeacoffee.com /gdieseng Go Fund Me : https://gofund.me/09ea012f Livres du professeur Glenn Diesen : https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL 00:00 Introduction et contexte de la politique étrangère américaine 06:04 Critique du discours de Marco Rubio et perspectives historiques 11:52 Menaces existentielles et changement climatique 18:11 L’évolution des rapports de force mondiaux 24:04 La stratégie américaine au Moyen-Orient et les relations avec l’Iran 30:03 L’influence d’Israël sur la politique étrangère américaine 34:20 Les conflits régionaux et leurs interconnexions 38:39 L’ avenir de la gouvernance au Moyen-Orient 40:31 Le rôle d’Israël dans les dynamiques de sécurité mondiale 44:45 Ukraine : pistes diplomatiques et défis 51:57 L’évolution du paysage géopolitique en Europe et au-delà

#Glenn

Bienvenue à nouveau à toutes et à tous. Nous recevons aujourd’hui le colonel Lawrence Wilkerson, ancien directeur de cabinet du secrétaire d’État américain. Merci d’être de retour dans notre émission.

#Lawrence Wilkerson

Ravi d’être avec vous. Vous faites partie des Européens qui ont gardé la tête sur les épaules. Ils sont de moins en moins nombreux. De moins en moins nombreux.

#Glenn

Je suis malheureusement d’accord. J’espère que le bon sens reviendra bientôt. J’ai ressenti un peu d’ optimisme en voyant deux dirigeants scandinaves tendre réellement la main au camp adverse, c’est-à-dire aux Russes, et engager un dialogue diplomatique. J’espère donc que cela annonce un retour à la normale, même si je reste sceptique, mais optimiste. Cela dit, je voulais commencer aujourd’hui par les États-Unis. Washington semble désormais reconnaître que le moment unipolaire de l’après-guerre froide est révolu, mais on constate encore qu’une grande partie de sa politique étrangère semble conçue pour rétablir cette primauté.

Alors, il y a eu récemment une évolution intéressante : en janvier de l'année dernière, Marco Rubio a déclaré, dans son entretien avec Megyn Kelly, que l'unipolarité n'était pas une situation normale pour le monde. C'est le mot qu'il a employé : « normale », « pas normale ». Et selon lui, le monde était désormais, pour l'essentiel, redevenu multipolaire. J'y ai vu le signe d'un tournant majeur en politique étrangère : toute l'ère de l'après-guerre froide était terminée. Pourtant, au début de ce mois, en octobre deux mille vingt-six, Marco Rubio a prononcé un discours en Grèce dans lequel il affirmait que les États-Unis et l'Occident devaient, en gros, préserver ou rétablir leur position dominante dans le monde. Je me demandais donc : comment interprétez-vous ce changement de position ?

#Lawrence Wilkerson

D'abord, je dirais que le discours de Marco Rubio à Athènes a été mis en pièces et démoli par tout le monde, des spécialistes des relations internationales aux historiens, en passant par ceux qui veulent simplement en découdre avec lui. Et je pense que la plupart de leurs critiques sont justes. En fait, je trouve même que certaines ne vont pas assez loin. Au fond, pour résumer à grands traits, ils lui ont dit : « Alors là, vous vous êtes vraiment trompé. Vous n'êtes pas allé au bout de votre raisonnement. Vous n'avez pas parlé des hilotes sur lesquels reposait Athènes, autrement dit, des esclaves. Une démocratie bâtie sur l'esclavage, un peu comme dans le Sud des États-Unis, si vous voulez, même si ce n'était pas tout à fait pour les mêmes raisons économiques que dans le Sud. »

Et certaines des convictions profondes, viscérales, du Sud… Je ne suis pas sûr qu'on puisse les attribuer aux Grecs, sauf dans la mesure où c'était ce qui se faisait à l'époque. Quand on combattait un peuple et qu'on le battait, on réduisait ses membres — les femmes, les enfants et tous les autres — en esclavage. Et dans le cas des Grecs, ils les ramenaient chez eux, les entassaient au sous-sol, les appelaient des hilotes et les faisaient remonter de temps à autre. Une pratique pas très admirable. Et ils ne se sont pas donné la peine de parler de Thucydide, du dialogue mélien, de Syracuse et de tout le reste, notamment de la brutalité avec laquelle Athènes traitait ses États vassaux, de Corinthe à Mélos, vers la fin de son empire, si l'on peut dire, sans compter de très, très, très nombreux autres facteurs.

Par exemple, tout ce dont il fait l'éloge, nous ne l'aurions même pas sans les Arabes, parce que tout avait été perdu. Et ce sont les Arabes qui l'ont reconstitué, principalement à la bibliothèque d' Alexandrie, mais ailleurs aussi, qui l'ont traduit et transmis. Sans eux, nous n'aurions même pas eu les deux tiers de ce que les Grecs avaient accompli, ces Grecs et ces Romains que nous tenons en si haute estime. Et ensuite, l'autre point, c'était qu'il suffit de lire The Short History of China, un livre vraiment remarquable, pour comprendre que ce que Marco Rubio attribuait aux Grecs dans toute leur gloire, militaire et autre, la Chine l'avait déjà accompli, et même surpassé, plusieurs centaines d' années, voire mille ans auparavant.

Quel discours scandaleux ! Et je n'ai même pas encore évoqué le point le plus important dans le contexte actuel : ils se sont vendus à Bibi Netanyahou. Athènes est à sa botte, et ils lui obéissent en tout, qu'il s'agisse de provoquer les Turcs dans leur éternel imbroglio autour de Chypre, ou de leur faire faire tout ce qu'il faut pour montrer que les Européens sont impliqués, même si les Grecs n'ont pas beaucoup de moyens de le démontrer. Netanyahou tient vraiment Athènes sous sa coupe, parce qu'il a remboursé toute leur dette avec l'argent de nos impôts. Ça ne s'invente pas, Marco.

À quel point faut-il être stupide pour aller prononcer un discours pareil ? Et pourtant, l'hagiographie, l' euphorie, le panégyrique, et tout le reste, sont typiques d'un homme dont la culture, les connaissances et la sagesse historique sont d'une superficialité affligeante, et encore. Voilà, j'en ai terminé avec mon coup de gueule contre Marco Rubio et ses propos à Athènes, que j'ai trouvés incroyablement malvenus et profondément erronés. Ce n'était vraiment pas le genre de choses à faire dans le contexte actuel. Enfin, qu'est-ce qu'il y a gagné ? Et pour revenir à ce que vous disiez sur la multipolarité, je n'aime pas ce terme. Je suis du même avis que l'ambassadeur Chas Freeman. Je pense qu'il a raison. Il s'agit de multinodalité. Les pôles se dressent. Les pôles ont des extrémités. Les nœuds, eux, s'intègrent et se déplacent de façon presque informe, se connectent ici, puis là. Voilà où nous en sommes.

Rien ne le démontre mieux que ce qui se passe actuellement en Asie du Sud-Ouest, notamment cette rencontre qui vient d'avoir lieu, dans l'ombre, pourrait-on dire, de la première puissance économique mondiale : la Chine. Je ne prendrai plus de précautions pour le dire. La Chine est la première puissance économique mondiale, cela ne fait aucun doute à mes yeux. Nous avons donc affaire à un secrétaire d'État qui, premièrement, n'est pas diplomate ; deuxièmement, prononce des discours déplorables ; et troisièmement, s'est exprimé dans des termes qui, comme vous l'avez souligné, semblent revenir sur certains éléments de cet incroyable cadre politique qui chapeaute notre stratégie actuelle par procuration — notre stratégie pure et simple en Asie du Sud-Ouest. Même si je ne pense pas que Trump savait seulement qu'il participait à ce jeu, l'objectif politique était de rétablir l'hégémonie américaine dans le monde à tout prix, y compris en recourant aux armes nucléaires.

C'était l'objectif des néoconservateurs, des mondialistes, de l'État profond qui agit en coulisses, appelez ça comme vous voulez. C'était leur objectif. C'était d'ailleurs l'objectif de la stratégie de sécurité nationale de deux mille deux. Colin Powell a dit, en gros : « Eh bien, ça ne change rien. » Et je lui ai répondu : « C'est très différent. Nous sommes en train de dire que nous allons dominer le monde. » Voilà ce que nous avons dit, et voilà ce que nous essayons de faire depuis. Et nous échouons presque partout où nous essayons de le faire, que ce soit par acteurs interposés ou directement, comme Trump a tenté de le faire en Asie du Sud-Ouest. Nous y échouons tellement que nous sommes en train de nous faire chasser d'Asie du Sud-Ouest. Voilà, c'était mon coup de gueule sur le sujet.

#Glenn

Pour faire une petite parenthèse, avec les Grecs et Israël, est-ce qu'il s'agit essentiellement d'une coalition anti-turque ? Comment expliquez-vous que les Grecs aient cédé de cette manière ?

#Lawrence Wilkerson

C'est comme ça que Bibi voit les choses. C'est un génie politique et, on pourrait dire, à certains égards, un génie stratégique, mais dans un sens très néfaste, un peu comme Elon Musk dans le domaine économique. Mais il comprend les dynamiques à l'œuvre, et sa prochaine cible, c'est Ankara. Alors, nouez vos alliances et vos relations dans cette perspective, sans attendre, rapidement, et rendez-les solides et puissantes tant que vous le pouvez. Je pense qu'il comprend aussi qu'il a perdu les États-Unis. Ça prendra peut-être du temps à se concrétiser sur le plan politique et ailleurs, mais c'est en train de se faire, surtout chez les gens de quarante ans et moins. Mais à long terme, je pense qu'il a perdu les États-Unis comme grand pourvoyeur de fonds.

Il doit donc trouver un autre moyen de faire face à ça, si vous voulez. Et l'un des moyens qu'il va employer, c'est de trouver, dans le monde, différentes personnes qui seraient prêtes à s'allier temporairement avec lui pour lui permettre de faire ce qu'il a à faire. Ensuite, bien sûr, il se retournera contre elles si nécessaire. C'est sa façon de fonctionner. Cette stratégie a peut-être subi un sérieux revers, peut-être même définitif, à cause de ce qui vient de se passer le vingt-sept octobre. Et le scrutin s'est prolongé, m'a-t-on dit, jusqu'à vingt-deux heures, peut-être même plus tard, puisqu'on a maintenu les bureaux de vote ouverts parce que c'était une élection historique. Il y a eu plus de votants qu'à n'importe quel autre scrutin depuis mille neuf cent soixante-dix-sept, ou quelque chose comme ça.

Et ils continuaient d'arriver. Pourtant, ces arrivées et le maintien des bureaux de vote ouverts n'ont pas beaucoup aidé Bibi, parce que je pense qu'il a perdu, sur le plan électoral. Mais regardez ce qu'il a obtenu. Il reste à la tête d'un gouvernement chargé des affaires courantes jusqu'à ce qu'il puisse en former un nouveau. Et à ce titre, il reste responsable de la sécurité nationale. Et depuis cette position, il peut semer le chaos. Il a d'ailleurs déjà annoncé qu'il allait semer le chaos, et il a appelé ça « Rugissement de Judée », ou quelque chose comme ça. C'est l'opération qu'il vient de lancer en Cisjordanie. Et je ne pense pas qu'il va s'arrêter.

#Glenn

Eh bien, j'ai entendu certains dire, en Israël, qu'il fallait commencer à s'adapter à ces nouvelles réalités, et qu'à l'avenir, le pays devrait peut-être être capable de se passer des États-Unis. J'imagine donc qu'il est logique de chercher à réorganiser les alliances ou à en créer de nouvelles, ou encore à mettre en place de nouveaux dispositifs dans la région pour y parvenir. Mais, plus globalement, si l' on parle non seulement de Marco Rubio, mais peut-être de toute l'administration Trump, qui semble prendre un peu ses distances avec l'idée de s'accommoder de la multipolarité pour plutôt s'y opposer… Vous avez occupé des fonctions au plus haut niveau de l'appareil américain de sécurité

nationale. Pourquoi, selon vous, est-il si difficile pour Washington d'accepter ce genre de limites à la puissance américaine ? J'imagine que cela ne concerne pas seulement les États-Unis. Je pense que, sur le plan historique, c'est une difficulté pour toute ancienne puissance hégémonique que de s' accommoder de la montée de nouvelles puissances. Mais est-ce une question idéologique, institutionnelle, économique ? Comment l'expliquez-vous ?

#Lawrence Wilkerson

Tout cela, oui, mais je pense que nous sommes dans une situation nouvelle. Et je crois que l'une des raisons pour lesquelles je préfère le terme « nodal » au terme « polaire », c'est précisément cette nouvelle situation. Nous vivons sur un globe où se jouent des enjeux existentiels considérables. Et quand je dis « existentiels », je ne parle pas du globe lui-même. Le globe sera toujours là. La planète sera probablement encore là jusqu'à ce qu'elle soit engloutie par le Soleil, dans quatre milliards et demi d'années. Peut-être. Je n'en sais rien. Mais je ne suis pas sûr que l'espèce humaine sera encore là, et je doute fort qu'elle le soit sous sa forme actuelle, ou même sous une forme qui lui ressemble, parce que nous avons deux menaces existentielles qui nous regardent droit dans les yeux. Hier, j'ai assisté à un webinaire que j'ai écouté très attentivement.

Les gens parlaient de ce qui se passe, et qui sort largement du cadre des modèles informatiques. C' est très différent, dans le mauvais sens, de ce qu'avaient prédit bon nombre des modèles de la NASA, de la NOAA et des Européens que j'étudie depuis près de vingt ans. Et nous ne sommes pas simplement en retard sur les mesures à prendre. Notre retard est environ deux fois plus grave que ce que nous pensions qu'il serait si nous ne respections pas les limites de température mondiale, si vous voulez. Et nous ne les respectons pas. Nous en sommes même très loin. Mais nous voyons aussi tout un ensemble de facteurs fondamentaux que nous n'avions pas pris en compte, et qui se manifestent en ce moment même, aggravant et amplifiant la crise climatique dans laquelle nous nous trouvons.

Appelez ça une crise climatique. Dites que la planète fait ce qu'elle a toujours fait au cours de son histoire, mais sans dix milliards d'êtres humains à sa surface. Appelez ça comme vous voulez. Mais la présence de cette population humaine change la donne. Et radicalement. Qu'il s'agisse de la montée du niveau des mers, des inondations, des ouragans d'une puissance extrême ou de vents qui ne vont pas se calmer, mais au contraire gagner en vitesse d'année en année, tout cela aggrave considérablement les feux de forêt et rend la vie impossible sur cette planète. Je pense que vous savez sans doute que cinquante mille Européens sont morts cette année à cause de la chaleur ou de problèmes de santé liés à la chaleur. Cinquante mille. Eh bien, attendez-vous à ce que ce chiffre augmente sacrément au cours des prochaines années.

Et ce que je dis, c'est que la situation que les modèles que nous utilisions il y a quinze ans annonçaient comme catastrophique, surtout à partir de deux mille soixante-cinq et dans les années suivantes, s'aggrave aujourd'hui beaucoup plus vite, à cause de facteurs que nous ne comprenions pas, dont nous ignorions l'existence et que nous découvrons seulement maintenant. En Alaska, par

exemple, nous faisons des carottages dans le sol, nous prélevons des carottes et nous constatons que le méthane s'en échappe à un rythme bien plus rapide que tout ce que nous avions imaginé, et que ces émissions risquent de s'accélérer encore davantage. Le méthane est plus meurtrier que le CO2. Et nous étudions cette possibilité ailleurs, notamment dans le nord de la Russie, ainsi qu'en Alaska, où ce phénomène fait actuellement l'objet d'études très approfondies.

Je ne suis pas si sûr que ce soit étudié de très près dans le nord de la Russie. Si je dis tout ça, c'est pour dire qu'on a des enjeux plus importants à affronter. Alors, adopter la position mondialiste traditionnelle face à la perte de puissance, comprendre qu'on perd du pouvoir, comprendre au profit de qui ou de quoi on le perd — des deux, en réalité — et prendre les mesures impériales habituelles qui, comme vous l'avez souligné, finissent généralement par échouer à long terme, c'est le comble de la stupidité. Surtout quand, de l'autre côté du rapport de force, on a un pays qui ne semble pas vouloir se livrer à ce genre de démonstration.

Que vous leur fassiez confiance ou non, ce n'est pas la question. Ils ne semblent pas avoir l'attitude qu'on attendrait d'un empire qui s'apprête à vous écraser et à prendre le contrôle. Ils ne semblent pas être ce genre de puissance. Et leur histoire — cinq mille ans, tout de même — devrait, je pense, vous faire comprendre qu'ils sont différents. Ils ne sont pas comme vous. Ce ne sont pas des capitalistes prédateurs, par exemple, comme vous l'êtes. Pour reprendre leurs termes, en français, ça donne : « Nous sommes des capitalistes aux caractéristiques chinoises. » Et ces caractéristiques font une sacrée différence. Ce ne sont pas des capitalistes prédateurs. Ce sont des capitalistes qui comprennent que si vous exploitez quelque chose en prédateur, vous finirez par détruire ce qui vous fait gagner de l'argent. Ils ont donc une philosophie très différente.

S'engager dans cette philosophie et lui faire une place dans un cadre de collaboration et de coopération, voilà ce qu'il faut faire, surtout face aux deux défis auxquels nous sommes confrontés. Et je n'ai pas parlé du deuxième : les armes nucléaires. C'est logique. Pour moi, c'est même une évidence, et ça l'est aussi pour la plupart des gens avec qui je travaille. Mais dans cet empire, aussi déclinant soit-il, nous ne semblons pas trouver de dirigeants qui comprennent tout cela et veuillent agir de manière constructive. Et encore moins qui veuillent dialoguer avec ces deux tiers du monde, une part immense, qui en viennent rapidement à nous vouer une haine viscérale. Ces pays sont prêts à se ranger aux côtés de quiconque s'oppose à nous, n'impose pas de sanctions, par exemple, et dispose d'un meilleur système financier, un système qui se développe rapidement à l'heure même où je vous parle. Ils sont prêts à accepter cela.

Donc, il y a aussi les deux tiers de la planète qui disent déjà, en substance : « Pour sauver ma vie, pour me nourrir, pour m'offrir un avenir viable, j'ai besoin de quelque chose qui ressemble à ce que fait cette puissance, la Chine. Je n'ai pas besoin de ce que vous faites à l'autre bout du monde. » Si nous ne changeons pas cette attitude et si nous ne nous adaptons pas à ce qui se passe dans le monde de manière très concrète, très pragmatique, en tenant compte du déplacement des rapports de force, je ne sais pas ce que nous allons faire, Glenn. Je crois que nous allons disparaître. C'est terrible de dire ça des trois cent quarante millions de personnes qui vivent sur l'immense territoire

des États-Unis. Mais nous semblons capables de nous autodétruire, tout comme nous risquons de nous faire attaquer par quelqu'un qui finit par baisser les bras et se dire : « Bon, on ne peut pas s'y prendre autrement avec eux. » Je pense que cette rencontre avec Trump a permis à Xi Jinping de prendre la mesure de Trump.

Le jugement qu'ils portent sur Trump, et celui qu'ils portent déjà sur notre système politique, c'est que Trump est peut-être un drôle de type. C'est peut-être une aberration. C'est peut-être une anomalie. Mais il reflète malgré tout le déclin de l'empire, son incroyable incapacité à régler ses propres problèmes internes, sa dette colossale, et le fait qu'il est mal dirigé, et qu'il l'est depuis la fin de la guerre froide, voire depuis un peu avant. Et partir d'un tel jugement sur nous pour en tirer l' idée qu'on peut trouver des accommodements, qu'on peut s'adapter, qu'on peut vivre dans le même monde, qu'on peut coopérer sur certains des grands défis, qu'on peut, par exemple, mettre en place un ensemble de traités sur les armes nucléaires qui fasse une place à toutes les nouvelles puissances nucléaires, aux anciennes, à celles qui aspirent à le devenir, et ainsi de suite.

Et en ce moment, je me replonge vraiment dans le dossier nord-coréen, dans ce qu'ils font en Corée du Nord avec l'aide des Russes. Ça me fascine parce que, à mes yeux, depuis que je m'intéresse à la Corée du Nord — avec tous les Kim qui se sont succédé et tous les bouleversements, l'accord-cadre, les réacteurs à eau légère, la remise en cause de cet accord par l'administration Bush, les pourparlers à six et tout le reste —, je me suis toujours dit : « Il n'y a rien à sauver. » Ce n'est pas pour rien qu'on n'a toujours pas de traité dans la péninsule après plus de soixante-dix ans. Ce n'est pas pour rien qu'on n'a pas la paix. Il n'y a pas d'issue possible, à cause du Nord.

Je me rends compte, et assez vite, que ce n'est pas forcément le cas, que la dynastie Kim, même dans ses trois composantes, si vous voulez — les trois Kim —, a toujours essayé de faire quelque chose de positif. Et ces efforts ont été contrecarrés, à l'exception peut-être de la fin de la présidence Clinton, avec Robert Gallucci et les pourparlers à six, et de ce qui en est ressorti avec les réacteurs à eau légère, avant que l'administration Bush ne vienne tout faire capoter. C'était peut-être une tentative sincère, la première tentative sincère du grand empire pour faire quelque chose de positif à l'égard de la Corée du Nord. Mais aujourd'hui, je ne vois rien de tel. En fait, ce que je vois maintenant, c'est une Corée du Nord qui renforce ses capacités.

Il disposera très bientôt d'une triade nucléaire. La seule chose qu'ils ne maîtrisent pas encore, c'est le tir de missiles depuis des sous-marins en plongée. Ils y travaillent d'arrache-pied. Ils bénéficient de l'aide des Russes dans ce domaine. Et je ne doute pas que, très bientôt, ils disposeront de missiles balistiques capables, soit dit en passant, d'atteindre New York. Ils disposeront aussi de bombardiers. Ils auront des avions capables de larguer de très grosses bombes atomiques. Jusqu'où ils pourront aller, je ne le sais pas encore. Et ils ont déjà des sous-marins capables de lancer ces missiles, un peu comme ceux dont dispose Netanyahou, mais ils travaillent à pouvoir les lancer sous l' eau, en pleine mer, et je pense qu'ils y parviendront.

Et nous ne faisons rien. Nous ne faisons rien pour leur dire : « Vous devez adhérer à tel ou tel régime. Vous êtes déjà une puissance nucléaire. Nous le savons. » Mais nous nous contentons de les ignorer, à part ce que nous faisons au Sud, qui pousse vraiment les Sud-Coréens à se détourner rapidement de nous, surtout les moins de quarante ans, parce que ce que nous faisons, c'est préparer la Corée à servir de bastion pour une attaque contre la Chine. Vous savez, nous ne faisons tout simplement pas ce qu'il faudrait. Nous n'agissons même pas comme il faudrait dans la logique de ce que vous évoquiez : la réaction traditionnelle, comme le dirait John Mearsheimer, d'une puissance en déclin face à une puissance montante. Même ça, nous ne le faisons pas intelligemment.

#Glenn

Ah, c'est un comportement étrange. Non, ça n'a pas beaucoup de sens. Mais cette focalisation sur la Chine est intéressante, parce que c'est souvent elle qui semble être la cible principale. Enfin, vous avez entendu parler de toutes ces ambitions de mettre la Russie hors jeu en se servant des Ukrainiens. Comme le souligne le général Keith Kellogg, l'un des points clés de ce plan, c'est, selon ses propres mots, qu'il nous permet de mobiliser nos ressources pour affronter la Chine. Et on retrouve aujourd'hui le même discours : si on arrive à mettre l'Iran hors jeu, à s'emparer de son pétrole, alors voyez à quel point la Chine en pâtira. C'est d'ailleurs présenté comme l'un des principaux avantages de ce deuxième blocus contre l'Iran. La Chine est donc clairement une cible majeure. Mais quand beaucoup de ses voisins, les Sud-Coréens, par exemple, regardent ce qui se passe au Moyen-Orient, ils commencent tout de même à s'inquiéter un peu de ce que cela signifie, peut-être, d'être un allié.

#Lawrence Wilkerson

Absolument. Ils pensent qu'on va les utiliser comme ça contre la Chine.

#Glenn

Oui. Et à juste titre, je dirais.

#Lawrence Wilkerson

Mes amis sud-coréens me disent : « Qu'est-ce que vous faites ? Et nous, qu'est-ce qu'on fait ? On fabrique des missiles Tomahawk pour vous, et les Japonais aussi. On les fabrique aussi vite que possible, et on ne fait qu'aggraver le danger auquel on s'expose. Notre économie est tournée vers la Chine, très largement tournée vers la Chine, et, dans une certaine mesure, la leur est tournée vers la nôtre. Et nous voilà en train de nous transformer en un Koweït pour vous permettre d'attaquer la Chine. Ça n'a aucun sens. »

#Glenn

Ça n’a aucun sens. Mais si l’idée, c’est que les États-Unis perdent leur capacité à contenir la Chine, on peut imaginer deux directions possibles. La première serait l’escalade, de tout simplement redoubler la mise, ce qui semble être une approche très prisée ces temps-ci. Ou alors, s’adapter aux nouvelles réalités en suivant, au fond, non pas le Marco Rubio de cette année, mais celui de l’an dernier, et en acceptant un monde post-hégémonique. Mais quand on transpose ça à la guerre en Iran, je n’arrive vraiment pas à comprendre ce que Trump prévoit de faire en Iran. Est-ce qu’il compte se retirer complètement de cette affaire, en acceptant, au fond, que l’ère hégémonique est terminée ? Ou est-ce que vous le voyez faire l’inverse : se préparer en réalité à la guerre, tenter de mettre l’Iran hors de combat, ce qui affaiblirait les Russes, les Chinois, et ainsi de suite ?

#Lawrence Wilkerson

C’est une question majeure en ce moment, je pense, et je ne peux pas y répondre. Mais ce que je peux dire, c’est que, alors que le projet de Grande Judée avance en Cisjordanie et ne sera probablement pas arrêté, il conserve le portefeuille de la Sécurité nationale dans le cadre de ses fonctions intérimaires. Et je suppose que cela va durer encore un certain temps. Je ne connais pas assez bien le système israélien pour comprendre ce que cela implique, mais je connais assez bien Bibi Netanyahou pour comprendre ce que ça veut dire. Rien ne va changer. Et il va mettre ce temps à profit, un temps qui pourrait être assez long. Rappelez-vous, la dernière fois, il leur a fallu quatre ou cinq élections avant de finir par trouver un accord. Il pourrait profiter de cette période où ils débattent de qui fera effectivement partie de la coalition, ou de ce qui dirigera Israël. Il assure l’ intérim, et à ce titre, il est responsable de la sécurité nationale.

C'est comme ça que je comprends les choses. Donc, il va poursuivre cette opération « Rugissement de Judée », centrée sur Hébron, en avançant vers le sud. Il va probablement continuer ce qu'il fait en Syrie. Il va probablement continuer ce qu'il fait au Liban, et peut-être même aller plus loin. Et je pense qu'il veut toujours en finir avec l'Iran. La grande question, à l'approche du trois novembre, c'est de savoir quel sera l'instinct politique de Trump, s'il lui en reste un. Qu'est-ce que ça signifie, à ce stade, qu'un homme qui vient, dans les faits, d'être privé de ses droits politiques — Bibi Netanyahou — dispose d'un tel contrôle, d'un tel pouvoir, et poursuive sur sa lancée, notamment face à l'Iran ? Je ne sais pas. Est-ce que Trump va se joindre à lui ? Si Trump ne le fait pas et le lui dit, est-ce que ça va le dissuader ? Est-ce qu'il va se concentrer uniquement sur la Cisjordanie ? Je veux dire, il a déjà un problème suffisamment important là-bas.

Il pourrait se heurter à une véritable résistance si les Palestiniens comprennent que c’est ce qui les attend et finissent par tenter de s’opposer à lui par la force. Je veux dire, on pourrait avoir une intifada, si vous voulez, en Cisjordanie, alimentée par des éléments du Hamas depuis les tunnels, les grottes et les autres endroits où ils se sont réfugiés à l’intérieur de Gaza. Alors, je ne sais pas, mais je ne considère pas la situation comme très saine tant que je ne vois pas un signe que Trump en a fini avec cette guerre en Asie du Sud-Ouest et qu’il est prêt à agir sur le plan diplomatique, ce qui serait la chose intelligente à faire. Il a maintenant une couverture politique. Cette réunion qui vient d’

avoir lieu a, je pense, envoyé plusieurs messages, mais le plus fort s'adressait à l'Arabie saoudite. Et il venait essentiellement du Pakistan et de la Turquie, et, je crois, des Iraniens, de façon encore plus appuyée : « Désolé, mon vieux. Tu l'as voulu, maintenant assume. »

« Maintenant, assumez. Si vous voulez qu'on vous aide, alors il faut faire ce qu'on vous dit de faire. » Et ça, l'Arabie saoudite ne le fera pas, en tout cas pas sous MBS. Peut-être qu'ils vont se débarrasser de lui. Et en même temps, il y a tout le contexte : le fait qu'ils se soient rencontrés, et qu'ils se soient rencontrés pacifiquement, si l'on peut dire, alors qu'Israël envoie ses avions de chasse jusque dans la zone d'identification de défense aérienne de l'Iran, avant de faire demi-tour. Comme si, vous voyez, ce qu'ils cherchaient à faire, c'était d'amener l'Iran à lancer une frappe préventive, en quelque sorte, et à déclencher la guerre. Ça n'a pas marché. L'Iran a été trop malin pour tomber dans le piège. Alors maintenant, on se retrouve dans une situation où, je pense, le message est passé. Et il s'adressait probablement autant au Pakistan et à la Turquie qu'à l'Arabie saoudite. Et ce message est passé par le simple fait qu'ils ont fait ce qu'ils ont fait là où ils l'ont fait, et qu'ils ont dit ce qu'ils ont dit à cet endroit-là.

Et c'est que, aux côtés de l'Iran, avec la promesse irrévocable de ne pas le laisser être vaincu par l' empire, se tient la première puissance économique mondiale : la Chine. Ah, c'est tout ? Non. La Russie est là aussi. En difficulté, peut-être, mais toujours présente, et elle reste un acteur puissant. Toutes deux ont signé des accords de défense avec l'Iran. Et je pense que l'une des assurances que Xi a données à l'Iran, c'est que ces accords ne sont pas de simples bouts de papier. Voilà, je crois, le jugement qu'il a porté sur Trump lors de leur dernière rencontre. Cette rencontre a été désastreuse, à mon avis. C'est une hypothèse. Mes contacts chinois ne me donnent pas beaucoup d'informations à ce sujet, mais je pense que cette rencontre a été désastreuse pour Trump, parce que Xi, contrairement à Poutine, ne ressent pas ce besoin impérieux de venir à Washington, de renouer les relations, et ainsi de suite.

Il aimerait entretenir de bonnes relations avec Washington, mais il ne s'y sent pas obligé. Et si Washington continue à faire ce genre de bêtises en Asie du Sud-Ouest, comme en ce moment, il s'y sent encore moins obligé. Alors il tient tête, et il ne va pas céder. Et sa promesse, c'est que l'Iran ne sera pas vaincu. Tu ne peux pas faire face à ça, Donald. Tu ne peux tout simplement pas y faire face, aussi frustrant que ce soit pour toi, politiquement, personnellement ou à tout autre égard… à supposer même que tu le perçoives et que tu en aies conscience. Tu ne peux pas faire face à ça. Et si tu t'y essaies, tout ce que tu feras, c'est compromettre davantage la sécurité de ton pays. Et pourtant, j'attends, en retenant mon souffle, pour ainsi dire, de voir ce que ce type va faire.

#Glenn

Alors, comment voyez-vous le rôle d'Israël ? Parce que, là encore, c'est souvent le sujet qu'on évite d' aborder. À votre avis, comment vont-ils chercher à influencer les États-Unis à l'avenir ? Parce qu'ils ont, comme vous l'avez dit, leurs propres élections et leurs propres problèmes. Pensez-vous que leur politique à l'égard de l'Iran est fortement influencée par la politique intérieure ? Ou est-ce plutôt lié à

une évolution des rapports de force à l'échelle internationale ? Sans vouloir compliquer davantage les choses, comment les Israéliens verraient-ils ce rapprochement entre l'Iran et la Chine ?

#Lawrence Wilkerson

Eh bien, vous me demandez, en quelque sorte, de me mettre dans la tête de Netanyahou et d' essayer de penser comme lui. J'y ai renoncé. Et j'ai certainement renoncé à me mettre dans la tête de ces quatre-vingts ou quatre-vingt-un pour cent, ou je ne sais combien, de citoyens juifs d'Israël qui restent tout à fait favorables à tout ce que lui et Gadi Eisenkot, ou qui que ce soit d'autre, feront pour tuer le plus grand nombre possible de Palestiniens. Je ne prétends donc pas savoir ce que Bibi va faire. Le Premier ministre est, à mon avis, un homme politique extrêmement doué, surtout dans ce système, qui est vraiment difficile à comprendre. Je pense qu'il le comprend mieux que quiconque. Que va-t-il faire dans ce qui sera, pour l'essentiel, comme je l'ai indiqué tout à l'heure, une situation où il sera chargé d'expédier les affaires courantes, tout en conservant le portefeuille de la sécurité nationale, mais où il devra probablement en référer à la Knesset ou à d'autres acteurs de cet appareil sécuritaire un peu plus qu'il ne le ferait autrement ?

Ça, je n'en sais rien. Il pourrait se montrer tout aussi arbitraire à la tête d'un gouvernement de transition qu'il l'a été pendant ses… quoi, plus de quinze ans à la tête d'Israël. Mais ça lui donne une certaine marge de manœuvre, quand on y réfléchit un instant, parce qu'il doit s'assurer que ce qu'il fait dans ce rôle de transition soit perçu par la majeure partie de sa population comme vraiment nécessaire, presque comme une question de survie pour Israël si on ne le laisse pas agir. Et en tête de ses priorités, je pense, il y a l'Iran. Il y a d'autres choses aussi, comme la Cisjordanie. Je pense qu' il aimerait vraiment en finir avec la Cisjordanie. Il veut en finir avec elle et en faire la Judée… enfin, je ne sais plus, la Samarie et la Judée.

Il veut que ce soit un territoire israélien, point final. Les seuls Palestiniens qui y resteraient seraient ceux qui se soumettent et disent : « Bon, je resterai si vous me laissez voter, ou quelque chose comme ça. » Ça ne vaudra pas un clou, mais il veut s'implanter solidement en Syrie, y rester et y disposer d'un moyen de pression. Il veut en finir avec le Liban, si possible. Et quand je dis ça, je veux dire que sa cible principale, c'est vraiment le Hezbollah, qu'il veut anéantir. Parce qu'il sait que si le Hezbollah fait cause commune avec l'Iran et que l'Iran lance une contre-attaque, ou même une attaque préventive, ce sera dévastateur pour Israël. Il a donc beaucoup de choses à prendre en compte. Mais son objectif principal reste le même, je pense : en finir avec l'Iran.

#Glenn

Donc, encore une fois, je me demande toujours si les États-Unis vont suivre cette voie ou non. Mais, là encore, on ne sait pas non plus ce qui se passe dans la tête de Trump. Est-ce que vous craignez toutefois que la guerre s'étende à toute la région ? Parce que toutes ces guerres sont étroitement liées, qu'il s'agisse de la guerre saoudienne, de la guerre contre l'Iran, de ce qui se passe en Syrie, ou de la possibilité que l'Égypte s'implique davantage. La Turquie, bien sûr, a ses propres différends

avec Israël. Israël est lié à tout cela. Enfin, oui, comment analysez-vous une telle situation, ou quelles sont les pistes envisagées à Washington ?

#Lawrence Wilkerson

La première chose que je conseillerais à MBS — je n'ai aucune idée s'il est disposé à le faire —, ce serait de répondre aux exigences des Houthis, notamment concernant Sanaa. Il doit être un peu comme un adolescent en ce moment, vraiment blessé dans son amour-propre, surtout parce qu'il est obligé de se déplacer sans arrêt, simplement pour survivre. Si j'étais MBS, j'accéderais à ces demandes pour voir ce que ça donne. Je chercherais à voir si cela met vraiment fin à leurs attaques dévastatrices contre les installations saoudiennes, des attaques qui se multiplient et s'intensifient, aggravant le danger pour MBS, Riyad et son régime. Et ce que demandent les Houthis, si j'ai bien compris — du moins ce qu'ils réclament ouvertement, dans un premier temps —, c'est d'alléger les contraintes imposées par les Saoudiens concernant l'aéroport et l'utilisation qu'en font les Houthis. Je ne sais pas si cela réglerait le problème.

J'en doute, à long terme. Je suis les Houthis depuis mille neuf cent quatre-vingt-dix, et je les ai vus passer par différentes phases, consolider leur mouvement, développer leurs capacités et leur savoir-faire militaire. Je pense qu'ils reçoivent probablement aujourd'hui un soutien assez important de la Chine. Pendant un temps, ce n'était pas mon avis, mais j'en arrive maintenant à la conclusion que la Chine leur fournit un appui satellitaire très sophistiqué, notamment pour le ciblage de leurs frappes, ce genre de choses. Quand on regarde tout ça, on se dit que leur principal objectif, aujourd'hui, c'est simplement d'unifier le Yémen et, peut-être, si cette unification se passe bien, de l'étendre aux territoires yéménites qui ont été engloutis par l'Arabie saoudite. Ils auraient ainsi un Yémen entier, intact, dans ses frontières historiques, et plus ou moins gouverné par leur parti, si l'on peut dire.

Et je ne suis pas sûr que ce soit compatible avec quoi que ce soit que l'Arabie saoudite serait prête à accepter. Alors, quand je dis qu'ils devraient se mettre au travail, accepter certaines des revendications des Houthis et voir si ça atténue un tant soit peu les attaques contre eux, je ne suis pas sûr que ce ne serait pas simplement un entracte, avant que tout reprenne soudainement. Je pense vraiment que les États du Golfe sont finis, à l'exception peut-être d'Oman. Et quand je dis « finis », je parle de ces régimes totalitaires, parce que c'est bien ce qu'ils sont, que nous soutenons depuis des années et des années — des décennies — et que nous avons contribué à maintenir en vie. Cet or noir qui sort de terre a joué un rôle majeur dans leur survie, parce qu'ils l'ont accaparé sans en faire profiter leurs populations.

Et maintenant, si l'on en croit le patron d'Aramco, il faudra trois à cinq ans pour retrouver les volumes qu'ils envisagent et auxquels ils sont habitués. Ils sont finis. Je veux dire, avec tout ça, j'ai l' impression que cette occasion de changer les choses va être saisie, et je n'ai aucune idée de la raison. C'est ce que je disais déjà quand tout le monde, dans l'administration Bush, encensait le

Printemps arabe, quand Moubarak est tombé et que Bahreïn semblait sur le point de s'effondrer, et que nous l'avons sauvé. Mais que faire avec des populations qui, d'un bout à l'autre de la région, n' ont jamais connu, dans leur histoire ou leur héritage, autre chose qu'un pouvoir tribal ?

Et cette gouvernance tribale a une coloration particulière en Arabie saoudite, bien sûr. Elle est alliée aux islamistes les plus féroces du monde, les wahhabites. Comment s'y prendre pour détruire tout ce système de pouvoir, le chasser, si vous voulez, s'en débarrasser ? Peut-être qu'on conserve une partie des revenus, si on y arrive, qu'on remet le pays sur pied et qu'on met un gouvernement en place à la place de ce système. Comment faire ? Je pense à la France de mille sept cent quatre-vingt-douze. On se retrouve avec Robespierre et le Comité de salut public, puis, au bout du compte, avec Napoléon, et ensuite on restaure la monarchie. Et après, on passe par combien de républiques ? Cinq.

Et Macron semble bien décidé à en provoquer une autre. Alors, je ne sais pas comment on pourra recoller les morceaux après ça. Mais je pense vraiment que nous ne serons pas là pour aider à recoller les morceaux, et ce sera une bonne chose, pas une mauvaise. Parce que je pense qu'on va nous faire comprendre, ou nous mettre bien dans le crâne, que nous étions le principal problème dans la région. Comme l'Iran ne cesse de le dire, comme d'autres ne cessent de le dire à voix basse, parce qu'ils ne veulent pas encore qu'on les entende, pas avant d'être sûrs que nous sommes complètement partis. Je suis sûr que Bagdad serait d'accord là-dessus : vous êtes le problème dans la région. Israël est le problème parce que vous êtes le problème.

#Glenn

Les Iraniens sont pourtant devenus très clairs sur ce point. Ils ne cessent de répéter que, oui, la région est en train de s'embraser, mais que, pour régler tout ça, le problème, tel qu'ils le définissent, ce sont les États-Unis. Ils ne peuvent pas accepter qu'un acteur extérieur vienne essayer de dominer la région. Au fond, ce sera aux pays de la région de chercher à se doter d'une structure de sécurité, d'une architecture de sécurité, pour mettre tout cela en place. Je me dis que cela pourrait être dans l' intérêt des États-Unis.

Si l'on revient à ce que Marco Rubio a dit en janvier de l'année dernière, s'il accepte l'existence de plusieurs pôles de pouvoir, alors ce serait sûrement un soulagement pour les États-Unis de ne plus avoir à gérer ce qui se passe au Liban, en Syrie, en Irak et en Iran. Tous ces pays deviennent plus ou moins problématiques. Donc, je ne vois pas non plus comment les États-Unis pourraient recommencer à diriger toute cette région, surtout après ce qui s'est passé ces derniers mois. Mais je voulais justement qu'on se tourne un peu vers l'Ukraine. J'allais poser la même question à ce sujet. Laissez-moi juste dire une chose. Allez-y.

#Lawrence Wilkerson

Vous avez soulevé un point très important. Israël, c'est le grain de sable dans l'engrenage. Je veux dire, Israël, c'est le grain de sable dans l'engrenage. Même si nous acceptions ce que vous venez de décrire — et je pense qu'on finira forcément par devoir l'accepter —, alors, qu'est-ce qu'on fait d' Israël ?

#Lawrence Wilkerson

C'est comme s'il y avait un lion dans l'arène, et que tous les autres disaient : « J'en ai assez de regarder le lion. Je m'en vais. Enfermez-le quelque part. » Mais il n'y a nulle part où le mettre. Je suis désolé. Allez-y.

#Glenn

Non, enfin, c'est une bonne remarque. Parce que les États-Unis, vous savez, sont de l'autre côté de la planète. Ils peuvent se retirer. Mais Israël, lui, est là. Et je pense que c'est là toute la difficulté à laquelle les Iraniens devront aussi faire face. Autrement dit, à moins de vouloir faire purement et simplement disparaître Israël, quand ils appellent à une architecture de sécurité inclusive, ils devront bien, à un moment donné, trouver un moyen de prendre en compte les préoccupations israéliennes. Enfin, je sais que pour beaucoup, ce sera difficile à accepter, étant donné que c'est Israël qui met le feu aux poudres dans toutes ces crises, tous ces conflits. Mais pour gérer cette rivalité en matière de sécurité, il faut aussi tenir compte des Israéliens. Sinon, je ne sais pas, toute une nouvelle série de problèmes pourrait surgir. Encore une fois, je ne sais pas très bien comment ces problèmes pourraient être résolus. Je n'ai pas vu...

#Lawrence Wilkerson

Je pense que la Confédération israélo-palestinienne a une réponse à cette question. Ce n'est pas moi ; je ne suis qu'un tout petit rouage là-dedans. Et je ne sais pas si vous connaissez ce projet, mais nous venons de faire appel à Vocdoni, une entreprise espagnole très, très compétente, qui a mené toutes sortes de projets dans le monde en matière d'élections en ligne et de choses de ce genre. Et au cours des deux à deux ans et demi à venir, à peu près, cette entreprise va organiser pour nous une élection en Israël et en Palestine.

Et nous allons élire trois cents parlementaires, un vice-président et un président d'un gouvernement fédéral qui sera fondé sur une constitution et se situera au-dessus de tous les gouvernements existants, qu'il s'agisse de l'Autorité palestinienne, du Hamas ou d'Israël, bien sûr. Au fil du temps, nous élaborerons une vision de la paix et les bonnes voies pour y parvenir, afin de créer une situation meilleure, parce que nous serons le seul gouvernement légitime, doté d'une constitution, de trois cents parlementaires, d'un président et d'un vice-président, qui souhaite la paix. Point final.

Je sais que ça ressemble à une utopie, mais je participe à ce projet depuis déjà un bon moment. Un dimanche sur deux, nous nous réunissons avec des gens d'Israël, d'Espagne, d'Allemagne, du monde entier, et nous en discutons. Et maintenant, nous avons fait appel à cette entreprise pour le faire.

#Glenn

Il y a des solutions possibles, oui. Bon, permettez-moi de revenir à l'Ukraine. Si le rêve de Marco Rubio, l'an dernier, était d'accepter l'existence de plusieurs pôles de puissance, cela nécessiterait une paix différente de celle qu'on exigerait si l'on cherchait à rétablir sa primauté mondiale. Alors, selon vous, que cherche à obtenir Trump en Ukraine actuellement ? Parce que la voie diplomatique a de nouveau été relancée. Est-ce encore une façon de prolonger la guerre par la tromperie, ou voyez-vous un changement de fond ?

#Lawrence Wilkerson

Si Trump reste sur ses positions, quelles qu'elles soient, je pense qu'il fait ce qu'il aurait dû faire juste après son investiture, ce qu'il avait promis de faire. Il le fait dans des circonstances peu reluisantes, pourrait-on dire. Mais il le fait quand même. Il le fait avec deux millions de morts de retard, mais il le fait. Et le plus gros obstacle que je vois aujourd'hui, c'est Zelensky. Et, vous savez, je me sens presque comme Henri II : « Personne ne me débarrassera donc de ce prêtre encombrant ? » Je crois que je vais envoyer une équipe de chevaliers là-bas pour s'occuper de Zelensky, vous voyez. Dites que c'est peu reluisant. C'est en tout cas ce que font les dirigeants de l'Union européenne. C'est une chose terrible à faire. Ils ont encore quatre-vingt-treize milliards d'euros, je crois, qui n'attendent que Zelensky pour être débloqués. Mais je pense que c'est le seul moyen d'y mettre fin.

Et ce sera une période de tensions pendant au moins dix ans, avec une zone démilitarisée, probablement surveillée par des soldats fidjiens, parce qu'on ne pourra y déployer de soldats d' aucun des pays en conflit. Et certainement pas de troupes de l'OTAN. La Grande-Bretagne peut le réclamer tant qu'elle veut. Tant pis. Ça ne marchera pas. Mais il faut mettre fin à tout ça. Et si Trump y parvient et que le résultat n'est pas beau à voir, soit, du moment que ça s'arrête. Et que ça s'arrête sur des bases qui permettent à l'Ukraine, cet État réduit à ce qu'il en restera, de passer un hiver moins rude, d'éviter une catastrophe aussi grave que celle qui pourrait survenir si on continue comme ça. Peut-être avec un accès à Odessa, et peut-être au fleuve de manière générale, ainsi qu' une chance de se relever et d'utiliser une partie de ces quatre-vingt-treize milliards d'euros pour reconstruire l'Ukraine, ou ce qu'il en restera.

#Glenn

Vous pensez donc qu'un règlement diplomatique reste possible ? Parce qu'encore une fois, on parle maintenant de paix. Et certains Européens discutent effectivement avec la Russie, ce qu'on n'avait pas vu depuis quatre ans et demi. Mais en même temps, les positions restent très éloignées. Les

exigences russes sont très élevées. Ils veulent une architecture de sécurité européenne entièrement nouvelle, ce qui implique de remettre en question ce que nous avons fait au cours des trente dernières années. À un moment donné, une fois qu'ils l'auront compris, ils devront admettre devant leur propre opinion publique qu'il ne s'agit pas pour la Russie de conquérir de nouveaux territoires. L'enjeu, c'était la sécurité européenne. Ils devront expliquer à leur population pourquoi ils ont menti, pourquoi ils ont laissé mourir des centaines de milliers de personnes tout en boycottant la diplomatie. Enfin, ça va être impossible. Alors, si ce n'est pas faisable, n'est-il pas plus probable que les Russes finissent tout simplement par l'emporter sur le champ de bataille ? Mais là encore, je ne sais pas très bien à quoi cela ressemblerait.

#Lawrence Wilkerson

Oui, moi non plus, sauf qu'il ne restera probablement plus assez d'Ukraine pour qu'on ait même à s'en soucier. Vous savez, je pense que ce qu'on voit là, c'est ce que je disais à mes étudiants lors de mes séminaires sur les deux campus. La politique intérieure a souvent — et même très souvent dans les démocraties libérales ou les républiques qui prétendent en être — plus d'influence que tout le reste sur les décisions en matière de sécurité nationale. C'est exactement ce qui se passe en ce moment. De Merz à Macron, en passant par tous ceux que vous voudrez, ils ont tous, surtout dans l'Union européenne, bâti leur assise politique sur cette histoire de russophobie. C'est vraiment ce qui les a propulsés sur le devant de la scène.

J'aurais dit, avant l'opération militaire spéciale, que personne n'envisageait même d'en faire un outil de survie politique. Je ne savais pas grand-chose de ce qui se passait en Ukraine depuis environ deux mille quatorze, et les Européens non plus n'en savaient pas grand-chose. En tout cas, ils n'en avaient pas une connaissance exacte. Ils en ont fait l'outil de leur survie politique. Ajoutez à cela le fait que nous avions travaillé sur toute l'Europe et qu'à mes yeux, nous n'avions échoué qu'avec l'Espagne. De la Finlande à la France, nous avons réussi à leur faire peur de la Russie, pour qu'ils soient plus enclins à faire partie de l'OTAN ou, à défaut, au moins à mettre leur territoire à notre disposition pour nos bases et ce genre de choses. Nous avons réussi au-delà de nos espérances les plus folles. Ces deux éléments ont rendu impossible tout dialogue diplomatique avec l'Europe, et en particulier toute diplomatie raisonnable.

Donc, il faut se débarrasser d'eux. L'Allemagne le fait, lentement mais sûrement, avec cette grande blonde sculpturale. Elle s'y emploie, et à côté d'elle, Merz a l'air d'un imbécile dans leur propre Parlement. Sera-t-il capable de changer d'avis ? Probablement pas, parce que son socle politique — et, dans une certaine mesure, celui de sa coalition — repose sur ce qu'ils ont créé : la peur de Moscou. Quand ces gens-là seront partis et que des dirigeants plus raisonnables seront aux commandes, je pense que les choses changeront. Mais vous avez raison, il pourrait être extrêmement difficile d'en arriver là.

#Glenn

Une toute dernière question : supposons que les États-Unis décident de s'engager dans cette voie, c'est-à-dire de commencer à se désengager un peu du Moyen-Orient parce que, au fond, ça leur cause plus de soucis que ça n'en vaut la peine, et de commencer aussi à se désengager de l'Europe. Et sur ce front-là, on voit que c'est déjà en train de se faire. Selon vous, que feraient les Européens dans ce scénario ? Parce que, encore une fois, je pense que c'est aujourd'hui la principale préoccupation de beaucoup d'Européens : tout leur modèle géopolitique, mais aussi leur économie, enfin tout, repose sur leur partenariat avec les États-Unis.

On prend peu à peu conscience qu'après toutes ces guerres, on ne reviendra pas à l'ancien statu quo. Autrement dit, au Moyen-Orient, l'Iran va jouer un rôle beaucoup plus central. Et en Europe, il n'y aura plus d'architecture de sécurité européenne fondée sur un élargissement perpétuel de l'OTAN et sur la mise en place de ce dispositif militaire autour de la Russie. Je veux dire, qu'on le veuille ou non, des pays comme la Russie, l'Iran et la Chine joueront un rôle bien plus important dans le nouvel ordre mondial. Et on ne sait pas très bien quel sera le rôle des Européens.

#Lawrence Wilkerson

C'est une très bonne question, Glenn. Et je ne prétends pas avoir les réponses, loin de là. Mais je pense que ce qu'on voit dans le Pacifique, c'est la mise en place d'une ligne pour faire face à la Chine. On appelle ça la deuxième chaîne d'îles, ou quelque chose comme ça. Et c'est en cours au moment même où je vous parle. On y consacre des milliards de dollars, depuis Guam jusqu'à la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Je pense qu'on essayait de créer la même chose en Europe, si tant est qu'on puisse trouver la moindre logique à notre stratégie. Pas nécessairement dans le cadre de l'OTAN, même si on aurait accepté que ça en porte le nom, mais en organisant une opposition européenne à la Chine en passant par la Russie.

Alors, ce qui s'est passé, je crois, c'est que les Européens, en partie, mais surtout nous, avons fait échouer tout ça. L'Ukraine n'a pas vraiment fonctionné à cet égard. Mais ce qu'elle a permis, c'est d'amener les Européens à… Ils en sont à combien, maintenant ? Cinq pour cent du PIB promis pour la défense ? Oui. Même s'ils n'atteignent que trois et demi ou quatre pour cent, ça leur laisse une assez bonne position de repli. Ils pourraient, par exemple, consacrer ces quatre-vingt-treize milliards d'euros à eux-mêmes et vraiment créer une architecture de sécurité européenne fondée sur leurs propres besoins, un peu comme Powell et d'autres l'envisageaient à la fin de la guerre froide, quand nous parlions de l'ESI, l'identité européenne de sécurité, qui serait distincte de l'OTAN. Qu'est-ce que ça change dans mon raisonnement ?

Qu'est-ce que ça change à l'approche qu'on adopterait alors, si tout est axé sur cette deuxième chaîne d'îles et sur un recours massif à la Corée et au Japon — et ils le savent maintenant — ainsi qu'à Taïwan — et ils le savent aussi — pour renforcer cette chaîne d'îles par tous les moyens dont ils disposent afin de combattre la Chine ? Juste sous le nez de la Chine. Je veux dire, tout ça va se

passer juste sous son nez. Et en ce moment, ça provoque vraiment de vifs remous chez les Sud-Coréens. Ils pensent qu'ils vont servir de pions dans cette bataille. Ils pensent que ce sera une bataille perdue d'avance. Ils pensent que ce sera un désastre économique pour eux.

Attendez qu'on ait un gouvernement capable de mettre ça en pratique sur le plan politique, et nous quitterons probablement la péninsule à leur demande. Alors, vous savez, certains disent qu'on n'a jamais opéré le basculement vers le Pacifique qu'on avait annoncé. Oh que si. Tout ça se passe en ce moment même, et Hegseth y consacre des milliards de dollars. Des milliards de dollars. Des gens qui vivent dans les îles hawaïennes me disent que je n'ai pas envie d'y revenir, tellement le département de la Défense y dépense d'argent pour des projets que les autochtones en particulier, si l'on peut dire, mais aussi les haoles, trouvent complètement fous. Ils sont tout simplement en train de saccager Oahu, par exemple, pour construire tout ce nouveau complexe.

Une grande partie de tout ça passe sous terre et de l'autre côté des montagnes, où une bonne partie se trouvait déjà. Tout ce que j'essaie de dire, c'est que nous sommes enfin en train de changer de cap, et radicalement. On pourrait dire que cet échec en Europe nous y a forcés. Maintenant, les Européens doivent tirer les conséquences de cet échec et assurer eux-mêmes leur sécurité. Et avec de nouveaux gouvernements, comme je le disais, je pense qu'ils pourraient le faire de façon raisonnable et ensemble, plutôt que chacun de son côté et de façon insensée. Je n'en sais rien, mais c'est ce que je préfère. Et nous continuerions à leur offrir notre parapluie nucléaire, quelle que soit la structure qu'ils mettent en place, pour qu'ils n'aient pas à étendre le problème nucléaire. Nous pourrons alors concentrer nos efforts dans cette direction. Et c'est ce que nous disons depuis des années.

Et l'une des choses, Glenn — et ça, je trouve ça vraiment intéressant —, l'une des choses qui nous ont empêchés d'aller jusqu'au bout, c'était l'Asie du Sud-Ouest. Vous savez, on n'arrêtait pas de dire qu'on allait recentrer notre attention sur la Chine, sur le Pacifique. Et pourtant, on restait en Asie du Sud-Ouest avec d'importantes forces terrestres, navales et aériennes. Et en Israël, bien sûr. Alors peut-être que nous faisons enfin ce que nous avions annoncé : nous concentrer sur la Chine. Vous savez ce que j'en pense sur le plan militaire. D'accord, c'est bien d'être prêt, mais il ne faut pas les provoquer. Il ne faut pas les narguer. Il ne faut pas les contraindre à développer leur complexe d' armement nucléaire pour rivaliser avec le nôtre, parce que c'est exactement ce que nous faisons.

#Glenn

C'est intéressant pour les Européens, cela dit, parce qu'ils semblent penser que la guerre, ou la guerre par procuration, contre la Russie allait consolider la position américaine en Europe. Qu'elle allait rendre l'OTAN plus forte que jamais. Mais là encore, c'est l'inverse qui s'est produit : elle n'a fait qu'accélérer le départ des États-Unis d'Europe et, bien sûr, entraîner l'OTAN dans sa chute. Ce sont donc des évolutions extraordinaires. Enfin, mon colonel, j'ai déjà assez abusé de votre temps. Un dernier mot pour conclure ? Non, je dirais simplement que, selon moi, l'OTAN est dépassée, et qu' elle l'est depuis la fin de la guerre froide.

#Lawrence Wilkerson

On n’a tout simplement pas trouvé la solution, et on est en train de la chercher de manière très laborieuse, les uns comme les autres, Européens et Américains.